*L’Identité. Dictionnaire encyclopédique*. Sous la direction de Jean Gayon (Folio. Essais, 666). Un vol. de 847 p. Paris, Gallimard, 2020. Prix : 12,90 €. ISBN 978-2-07-283413-4.

Paru en octobre 2020 dans la continuité d’une série de monographies francophones sur le thème de l’identité – nous pensons à deux textes publiés dans la collection « Folio essais » ; l’ouvrage de Claude Romano, *Être soi-même*; et le recueil édité par Jean Birnbaum, *L’Identité, pour quoi faire ?* –, ce livre se démarque par son intention de comptabiliser dès l’abord deux constats qui sont chevillés à la problématique de l’identité. Cet objet de recherches est, d’une part, une catégorie extrêmement « protéiforme » (p. 102). À l’instar de « la lumière » (p. 70) qui peut être décrite comme une onde ou comme une particule, la consistance ontologique de cette notion varie en fonction de l’approche épistémologique mobilisée pour appréhender le problème. Et puisque ce concept « fourre-tout » (p. 10) constitue la matière d’une « réflexion rigoureuse dans différents contextes » (p. 12), l’identité tend, d’autre part, à accroitre indéfiniment l’amplitude de sa polysémie initiale.

Du fait de son inscription à plusieurs carrefours, cet objet réclame également d’être envisagé selon une série de biais théoriques qui définissent le caractère encyclopédique de ce dictionnaire. Puisque l’identité n’est pas assignable à une détermination stricte, les questions qu’elle soulève impliquent d’être considérées dans le cadre d’une recherche archéologique marquée par une « interdisciplinarité effective » (p. 10) – une approche qui a pour conséquence d’empêcher toute conception rigide de la problématique. Sans chercher à en produire une définition immuable, ce dictionnaire poursuit en effet un tout autre objectif. L’intention directrice du propos consiste à offrir un « panorama des usages et des enjeux associés au concept d’identité dans de multiples domaines » (p. 14). Le lecteur trouvera donc dans ce texte un *inventaire* aussi complet que possible des conceptions, des pratiques et des problèmes soulevés par une énigme qui est peut-être l’une des plus anciennes de la pensée.

Le caractère hétéroclite de la question de l’identité explique aussi le format atypique de ce dictionnaire, dont les entrées sont précédées par une série de chapitres introductifs (p. 9-159) où l’on peut lire une présentation synthétique des questionnaires que les sciences naturelles et humaines formulent actuellement sur le sujet. S’il est acquis de longue date que cette problématique fonctionne à la manière d’un opérateur critique permettant de discerner les méthodes et les usages qui caractérisent différentes épistémologies – on pensera surtout ici aux travaux réalisés par Claude Lévi-Strauss dans *L’Identité. Séminaire au Collège de France*, 1974-1975, Paris, PUF, 2019 *–*, cette encyclopédie parvient encore à surprendre en dégageant la polyvalence étonnante du concept de l’identité. Qu’est-ce qui fait l’identité d’un être vivant ou d’une personne ? Qu’est-ce qui distingue chacun des autres et de ses semblables ? Comment peut-on changer et rester le même au cours du temps ? Si la question de l’identité admet plusieurs formulations qui ne sont pas toujours équivalentes parce qu’elles soulèvent des interrogations différentes, elle charrie en outre des pratiques théoriques distinctes dont ce dictionnaire permet de saisir la mesure, voire parfois l’incommensurabilité.

Car l’un des grands mérites de cette monographie tient à ce qu’elle met en évidence les « stratégies d’identification » (p. 52) mises en œuvre par une série de champs disciplinaires – « philosophie, logique et métaphysique ; sciences de la nature ; médecine ; psychologie, psychanalyse et neurosciences ; sciences sociales, anthropologie, sciences politiques et droit ; sciences du langage et études littéraires » (p. 14) – au moment de définir ce qui est leur *propre* problème de l’identité. Leurs problématisations respectives se caractérisent en effet par une grande hétérogénéité. Dans le domaine des sciences du vivant, par exemple, la question tient à l’élaboration taxonomique d’une « biométrie » (p. 57). En sciences sociales, la problématique relève au contraire d’une explication foncièrement antinaturaliste de la « socialité » (p. 120). Du point de vue qui est celui de la philosophie, on va y revenir tout de suite, l’identité semble surtout renvoyer à une analyse de propositions tautologiques du type « Scott est l’auteur de *Waverley* »  ; « (p ⊃ q) ≡ (¬q ⊃ ¬p) » ; « J’ai de la force parce que j’ai de la force ».

Contre ce dictionnaire encyclopédique, nous ne formulerons en effet qu’une seule critique qui concerne notre propre champ de recherches – et nous laisserons le soin à d’autres spécialistes d’élargir (ou pas) notre remarque au compte de leurs propres domaines disciplinaires. Dans la notice qui présente les interrogations formulées sur l’identité dans le champ de la philosophie – nous voulons parler du texte de Vincent Descombes, *Philosophie de l’identité* (p. 21-34) –, ce questionnaire apparaît limité aux cadres de la philosophie analytique anglo-américaine. Si cette assignation est totalement légitime parce que ce courant a fourni des contributions majeures sur la question – pour une démonstration de ce point, on pourra consulter le livre de Bruno Leclercq, *Introduction à la philosophie analytique*, De Boeck,2008 –, on peut néanmoins se demander si cette délimitation offre pour autant une image fidèle de la richesse des réflexions qui sont en cours dans le champ de la philosophie.

À lire les entrées que cette encyclopédie consacre au thème de l’identité en « sciences sociales, anthropologie et sciences politiques » (p. 818-821), il apparaît en effet que la philosophie contemporaine tend à restructurer une interrogation qui déborde l’approche logiciste. Dans les études de genre, les épistémologies féministes, ou la théorie *queer*, l’identité fait l’objet de nouveaux usages sur lequel il aurait été utile d’établir une note de synthèses. Le lecteur aurait ainsi pu prendre conscience de ce que la problématique constitue tout à la fois un espace de réflexions et de luttes politiques – lesquelles sont peu mises en exergue par ce dictionnaire, dont l’axe de recherches principal est défini par l’épistémologie des sciences du vivant développée par Jean Gayon (p. 14-18).

Néanmoins, l’exhaustivité de cette encyclopédie permet déjà de discerner une image assez nette de l’avenir ouvert par cette reprise du concept de l’identité – une notion que les coordinateurs de ce dictionnaire jugent appelée à bouleverser « idéologiquement et normativement l’espace de la réflexion sociale » (p. 9). Comme le signalent les entrées « étiquetage », « genre », « intersectionnalité », *etc*., cette notion comporte en effet une « dimension euristique » (p. 264) qui est investie par un ensemble de domaines d’étude situés à la lisère de la philosophie et des sciences sociales. Dans cet espace de pensée interdisciplinaire et constructiviste, la catégorie fait l’objet d’un usage « subversif » (p. 685) qui consiste à « interroger les rapports complexes entre classification, identité et comportements des individus, et le pouvoir qu’exercent les institutions dans la construction de la réalité » (p. 340). En procédant à l’analyse de certaines figures anthropologiques assignées à une identité jugée déviante, il s’agit de saisir « comment les classifications et les catégories “affectent” les gens et les “façonnent” » (p. 342). À la manière d’un révélateur déontique, l’identité met donc en exergue les référentiels normatifs qui fixent les cadres et les marges de la constitution sociale de l’individualité. D’où il résulte un questionnement politique dont l’assise épistémologique est profondément originale : bien que cette pensée de la singularité se trouve en rupture avec l’humanisme universaliste qui forme le creuset historique de la citoyenneté démocratique, elle ne cherche pas à se replier dans un individualisme identitaire qui reproduirait un partage stérile entre les identités individuelle et collective. Entreprendre une déconstruction théorique des logiques de domination sociale qui sont imbriquées à même le sentiment d’être soi-même, c’est en effet aussi, et même d’abord, réaliser un « effort militant pour dépasser les frontières des groupes et construire des coalitions, à partir d’intérêts communs et d’expériences partagées, pour ne pas s’arrêter aux frontières des groupes, ni aux seules identités » (p. 497).

Fabio Recchia

Aspirant du F.R.S-FNRS, Université de Liège